

Vatican II contre la Tradition catholique

Ce que nous reprochons au Concile

2^{ème} Partie

Conférence donnée par M. l'abbé Niklaus Pfluger, SSPX

à St. Paul's College, Université du Manitoba, Winnipeg, 30 mars 2010

I. La rupture avec le passé

Premièrement, ce n'est pas une question de conservatisme, mais de vérité. Tout catholique est à la fois conservateur et à la page ou, si l'on veut, « progressiste ». Il a l'esprit conservateur pour préserver son acquis tout en travaillant à en développer la richesse, celle de la Tradition dans son ensemble. C'est cela, le vrai progrès.

Ce que nous déplorons n'est pas qu'il se soit produit quelque chose de nouveau au Concile et dans l'« ère post-concilaire » qui l'a suivi, avec ses réformes liturgiques et théologiques, car « tout scribe versé dans les choses du royaume des cieux est à comparer à un père de famille qui tire de son trésor des choses neuves comme aussi des choses anciennes. » (Mt 13, 52). « Nous déplorons seulement le fait que ce nouveau trésor ait sombré dans l'erreur. Non le fait que le train soit parti, mais qu'il ait pris la mauvaise direction. Et nous disons qu'il doit retourner à la gare pour corriger son cap. »¹

Le vrai progrès, c'est de développer ce que l'on a reçu, et comprend donc la préservation. Le conservatisme et le progrès sont des dimensions de la vie ecclésiastique qui se comprennent et

s'engendrent l'une l'autre. Le catholique ne cherche pas la vérité, comme le proclame le document du concile *Gaudium et spes* (Article 16). Cette déclaration est une fausseté et une attaque directe contre la Vérité, qui est Jésus-Christ Lui-même. Il s'agit plutôt de plonger dans la vérité révélée pour l'approfondir et en élargir la compréhension. L'erreur fatale du Concile se trouve dans l'encyclique *Ut unum sint* (Art. 32) de Jean-Paul II, où il est dit que le dialogue œcuménique, dans le sens où l'entend le Concile, se distingue par une recherche commune « afin de s'aider mutuellement dans la recherche de la vérité. »

2. La modification de l'image traditionnelle que l'Église catholique a d'elle-même

L'Église catholique, et elle seule, a été fondée par Dieu. On sait ce que Jésus a dit à Pierre : « Et moi, je te déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle. » (Mt 16.18). C'est pourquoi l'Église catholique a toujours affirmé qu'elle s'identifiait exclusivement avec l'Église de Jésus-Christ. En un mot, l'Église catholique est l'Église de Jésus-Christ. Cette équation fonde la revendication catholique de détenir l'absolu

; elle seule est la voie qui mène au salut exprimé dans le dogme *Extra ecclesiam nulla salus*, « Hors de l'Église, point de salut. »

C'est de cette image traditionnelle que l'Église a d'elle-même que découle l'œcuménisme véritable, celui qui fut représenté en son sein dans tous les âges de la chrétienté jusqu'au Concile Vatican II. Pie XI explique cela dans son encyclique *Mortalium animos* : « Il n'est pas permis, en effet, de procurer la réunion des chrétiens autrement qu'en poussant au retour des dissidents à la seule véritable Église du Christ, puisqu'ils ont eu jadis le malheur de s'en séparer. »

Le Concile donne une image entièrement différente de l'Église, marquant un tournant radical que Paul VI décrit en disant, en substance : « On peut même dire que la majorité des évêques se sont assis sur les bancs de l'école ou dans l'auditorium. Et beaucoup ont été surpris de voir que leur position après quatre ans avait changé..., qu'ils approuvaient maintenant ce qu'ils jugeaient inacceptable [!] ou risqué avant le Concile. » (traduction libre)²

Précisons en passant que le Concile Vatican II, contrairement au Premier Concile du Vatican et au Concile de Trente, était seulement un concile pastoral et que l'on n'est donc pas strictement obligé d'accepter l'une ou l'autre des nouvelles idées qu'il propose.

Posons maintenant quelques points essentiels qui furent pour les évêques, comme l'a dit Paul VI, « inacceptables avant le Concile ».

3. L'Église catholique a une perception différente d'elle-même : l'œcuménisme

Comme chacun le sait, le Concile a voulu transformer la relation de l'Église catholique avec le monde et les autres religions. Cependant, l'image traditionnelle que l'Église avait d'elle-même faisait obstacle à ce projet, c'est pourquoi il a fallu la supprimer. Selon cette image, on a toujours proclamé et maintenu la doctrine selon laquelle l'Église de Jésus-Christ et l'Église catholique étaient une seule et même Église. Le Concile a voulu revoir cette doctrine et la contrer afin de pouvoir instaurer un œcuménisme selon ses vues ! C'est pourquoi on a cessé de dire que l'Église catholique « est » l'Église de Jésus-Christ [du latin *EST*], pour déclarer plutôt que

l'Église de Jésus-Christ « subsiste » dans l'Église catholique [du latin *SUBSISTIT IN*]. À partir du moment où le Concile a supprimé ce « est », il a causé une sérieuse rupture avec la doctrine traditionnelle de l'Église.

C'est en supprimant l'image traditionnelle que l'Église catholique avait d'elle-même que le Concile a ouvert la porte à l'œcuménisme, en flagrante contradiction avec la doctrine de toujours. Cette rupture a eu pour conséquence de laisser entendre que les autres confessions et religions étaient également des voies de salut et donc des églises authentiques.

En ouvrant la médiation du salut à d'autres communautés, dont les Protestants, le Concile a abandonné la vérité sur l'Église catholique et enseigné qu'aucune « église » ne détenait la pleine vérité, mais seulement des éléments de vérité.

4. Un nouveau rapport aux religions non chrétiennes

En se détournant de l'image traditionnelle de l'Église, ce concile pastoral a fondamentalement changé le rapport de l'Église aux autres collectivités chrétiennes, mais il a également adopté une nouvelle attitude à l'égard des religions non chrétiennes, ce qu'explique le décret *Nostra aetate*. La haute estime manifestée aux religions non chrétiennes dans ce document du concile est incompatible avec l'enseignement traditionnel, selon lequel ces religions sont des aberrations. C'est parce qu'elles sont fausses que Jésus-Christ Lui-même et Son Église ont lancé une mission mondiale pour sauver les hommes du péché et de l'erreur.

L'Église catholique a toujours enseigné que les religions non chrétiennes possédaient un certain nombre de vérités naturelles (respect des personnes âgées, secours aux pauvres, sagesse dans le comportement, prudence dans les actes, etc.); qu'il s'y trouvait parfois des réminiscences de la révélation originelle de Dieu, et enfin, qu'elles avaient emprunté des éléments à l'Église catholique (par exemple, l'Islam, qui confesse un Dieu unique, a fait sienne cette conviction chrétienne).³ En revanche, cependant, ces religions non chrétiennes non seulement ne conduisent pas au salut, mais constituent elles-mêmes très souvent un obstacle à la découverte de la vérité ; autrement dit, des systèmes de résistance au Saint-Esprit.

La sympathie mal placée de Vatican II pour les autres religions (hindoue, bouddhiste, musulmane et juive) mène nécessairement à l'indifférence religieuse et détruit la foi dans l'ordre surnaturel. Dès lors, on ne s'occupe plus de la foi ni de la grâce sanctifiante, car celles-ci ont été remplacées par des campagnes contre le racisme, par des manifestations pour la paix dans le monde, par la protection de l'environnement et du milieu de vie, par le développement technologique, le progrès social, etc.⁴ « L'apostolat, déclarait un slogan lancé par un théologien allemand populaire, ne consiste pas à changer les musulmans ou les bouddhistes en chrétiens, mais à faire d'eux de meilleurs musulmans et de meilleurs bouddhistes. »

À l'égard des autres religions, le Concile a employé des mots situés aux antipodes de la pensée catholique. Ouvrez la Bible, et vous y trouverez, clairement énoncé, le rejet des religions païennes. Mais le Concile parle avec chaleur de ces religions, soutenant qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la préservation de la paix sur la terre et à régler d'autres problèmes strictement profanes. Cette ouverture a été interprétée comme l'acceptation des autres religions, même dans leurs aspects spirituels, de sorte que toutes les religions sont valables, même pour le salut, qu'elles sont seulement différentes façons d'arriver à Dieu, peut-être pas aussi puissante que le catholicisme, mais également précieuses dans Son plan. Et l'Église a beaucoup contribué à soutenir cette fausse interprétation, qui est une attaque flagrante contre les bases du christianisme ainsi que contre le Premier Commandement. En 1986, le pape Jean-Paul II a invité les chefs de presque toutes les religions non chrétiennes à la ville italienne d'Assise pour y prier ensemble pour la paix. Il leur a donné accès à des chapelles catholiques pour leurs cérémonies religieuses. On a vu une statue de Bouddha dressée sur un autel catholique, assise sur le tabernacle, après que la croix en ait été enlevée. Il y a là une acceptation du Bouddhisme comme autre voie possible vers Dieu. Mais si tout est permis, pourquoi rester catholique ?

Les sociétés ont perdu leur esprit catholique et leur confiance dans la promesse du salut faite par Jésus aux chrétiens et uniquement à eux : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie : nul ne va au Père que par moi. » (Jn 14, 6)

Le changement de cap du Concile à ce chapitre a largement contribué à l'effondrement de l'apostolat, qui s'est vu désormais remplacé par le dialogue interreligieux. On se trouve là à des années lumière de l'ordre de Jésus-Christ : « Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » (Marc 16, 15-16)

5. Un nouveau rapport au monde, avec la déclaration du Concile sur la liberté religieuse *Dignitatis humanae*

« Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; il n'y a qu'un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, (qui agit) par tous et qui est en tous. »⁵ Jusqu'au Concile Vatican II, la doctrine catholique sur la question de la liberté religieuse proclamait qu'il n'y avait qu'un Dieu, qu'un Rédempteur et qu'une Église. Ce Dieu, ce Rédempteur et cette Église devaient être reconnus par toute créature, toute personne et tous les corps sociaux : familles, écoles, États.⁶ Tous devaient reconnaître Jésus-Christ et bâtir sur Lui leurs constitutions, leurs lois et leur vie. Cela signifiait que tous les pays, spécialement ceux qui ont une majorité de citoyens catholiques, devaient officiellement reconnaître Notre-Seigneur et Son Église comme la seule religion vraie et poser des limites aux manifestations publiques des autres religions.

Avec *Dignitatis humanae*, nous assistons à rien de moins qu'une inversion des valeurs. La Vérité, qui est Quelqu'un, Jésus-Christ, n'a plus le droit de régner sur les parlements, les gouvernements ni les constitutions, dans les tribunaux ni dans les écoles. Il doit se taire et se tenir tranquille, on le met sur le même pied que les autres religions, opinions et erreurs. Le concile pastoral demandait et exigeait qu'aucune religion ne soit empêchée de répandre ses erreurs, que toutes les religions soient traitées également devant la loi : « Ce Concile du Vatican déclare que la personne humaine a droit à la liberté religieuse. » (Art. 2) Donc, la liberté religieuse serait un droit naturel. « Cette liberté, poursuit le document, consiste en ce que tous les hommes doivent être exempts de toute contrainte de la part tant des individus que des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit, de telle sorte qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience » (Art. 2) Nous acquiesçons à

cela, car personne ne peut être forcé d'embrasser la foi, qui est un trésor intérieur. Mais lisons la suite : «... ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public. » (Art. 2)

Ces mots ouvrent la porte à une liberté sans limites, octroyant même la liberté de choix dans les questions morales (avortement, euthanasie, etc.). Avec la liberté religieuse proclamée par le Concile, toute personne peut agir contre la loi de Dieu ; autrement dit, une liberté de conscience sans limites est plus importante que la volonté ou la Loi de Dieu... La doctrine de toujours enseigne qu'un État pouvait seulement tolérer le mal. Rappelons aussi les mots à sens unique de Notre-Seigneur : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne va au Père que par moi. » (Jn 14, 6) « C'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis né et que je suis venu dans le monde. » Pilate posa alors sa célèbre question : « Qu'est-ce que la vérité? » (Jn 18, 37) et donna à la foule le choix de libérer Jésus ou Barabbas. Le Concile enseigne que les gouvernements ont choisi Barabbas.

La vraie liberté religieuse pose-t-elle un problème ? Rappelons à ce propos que les libertés sont seulement individuelles et non affaire d'État. La liberté est donnée à l'individu. Seuls ceux qui ont la liberté possèdent cette dignité humaine. L'État n'a pas de dignité humaine, mais il a le devoir de préserver et de protéger cette dignité chez tous ses citoyens. En revanche, il a également un engagement à l'égard de l'ordre éternel des choses. L'État ne peut aimer, car il n'est pas libre; c'est l'individu qui est libre et l'État qui est obligé au respect de la vérité et de la justice. Car Dieu est vrai.

Tout cela peut paraître très « académique » et peut-être l'était-il dans les années 1960. Mais plus maintenant. En Suisse, mon pays natal, le peuple a décidé par plébiscite d'interdire la construction de minarets, c'est-à-dire des tours de mosquée à partir desquelles le muezzin appelle les musulmans à la prière. En France, le président Sarkozy compte abolir la burka, ce grand sac noir sous lequel les musulmans « extrêmes » cachent aux regards du monde leurs femmes et leurs filles, non parce qu'elles sont laides, mais pour les contrôler. Dans toute l'Europe, les tribunaux s'embourbent dans des problèmes de

foulard porté en public par les femmes musulmanes, de parents musulmans qui interdisent à leurs enfants d'aller à la piscine de l'école, etc. Les pays occidentaux sont aux prises avec les revendications agressives d'autres religions, surtout l'Islam. Ils ont constaté que la liberté religieuse comprise dans le sens que lui donne Vatican II était une chose impossible et qu'il fallait nécessairement y poser des limites.

Dans les années 1960, ces questions-là ne se posaient pas. Mais maintenant, nous devons nous interroger sur notre identité, nous demander qui nous sommes. En fait, « Qui nous sommes » ("Who we are") est le titre d'un livre de Samuel Huntington, qui a le mieux décrit la montée de la religion par le « choc des civilisations » au terme de la guerre froide. Quand le livre a été mêlé au débat dans les années 1990, la plupart des politiciens et des intellectuels occidentaux, à qui on avait fait croire que Dieu était mort et qui, par conséquent, s'occupaient d'affaires profanes comme les inégalités sociales, ont tenté d'ignorer l'analyse de Huntington. Après le 11 septembre, toutefois, les choses ont changé : la religion est devenue une réalité qui agit sur la vie publique. Depuis les années 1960, le monde occidental a été témoin d'un changement de culture fondamental. Ce changement a été en grande partie provoqué par la chute de la plus grande institution religieuse de l'Occident : l'Église catholique. Comme en Occident la majorité des peuples étaient catholiques et que la majorité des catholiques avait perdu la foi, notre vie politique et nos sociétés ont perdu toute orientation. Maintenant, nous cherchons comment répondre aux revendications de l'Islam sur nos propres terres... Nous devons donc nous demander qui nous sommes. Sommes-nous de simples consommateurs ? Quels sont nos principes de bonne conduite dans la vie ? Personne, j'en suis persuadé, ne peut répondre à ces questions sans penser au christianisme ou sans en tenir compte. Après des décennies de vie sans Dieu, nous allons assister au retour en force de Jésus-Christ. Mais pour se préparer à cet événement, il est important de comprendre comment l'Église catholique a pu tomber dans une pareille crise.

Nul ne va au Père sans passer par Jésus-Christ. Mais cela n'est plus très évident pour les catholiques d'aujourd'hui, religieux ou laïcs. Nous

souffrons d'une absence de conscience catholique de base. Ceux qui ne savent pas ce que c'est que d'être catholique ne peuvent agir en catholiques. Ils ne peuvent voter pour des positions catholiques s'ils ne connaissent pas ces positions... « La foi s'évapore », constatait en 2009 le pape Benoît XVI, et il avait raison. Dans la courte période qui a suivi Vatican II, la foi s'est évaporée dans presque tous ses aspects. C'est alors que les positions catholiques dans la sphère politique, notamment sur l'avortement, le mariage des homosexuels, la valeur de la famille et l'éducation sexuelle à l'école, ont été carrément évacuées.

Je vous demande deux choses : d'abord, de prendre en compte la dimension religieuse dans toute analyse politique et historique des dernières décennies. La religion exerce une puissante influence sur les gens et ce sont des gens qui font la politique. Ma thèse est la suivante : les évolutions des 40 dernières années et la politique actuelle ne peuvent se comprendre qu'en tenant compte de la chute du catholicisme.

Deuxièmement, je vous engage à étudier l'influence que Vatican II a eue sur ces évolutions. Ma thèse dès le départ était : Vatican II n'est pas la seule, mais la principale cause de l'effondrement de l'Église. Ne vous arrêtez pas à cette thèse. Poussez plus loin pour comprendre comment le Concile a provoqué cet effondrement et par quels moyens. Je vous ai donné quelques idées. Il est important de bien saisir une crise religieuse de cette envergure lorsque la religion, de toute évidence, fait un retour en force. Et comme en Occident ce sera la religion chrétienne qui dominera – autrement l'Occident ne sera plus l'Occident – il est nécessaire de creuser et de fouiller pour saisir la nature des évolutions qui s'opèrent au sein du christianisme.

Enfin, je voudrais vous parler en prêtre pour vous annoncer une grande nouvelle : Dieu reviendra. La renaissance de la religion et de son institution, l'Église, est certaine. Peut-être est-il un peu « avant-gardiste » de faire valoir aujourd'hui un point de vue catholique, mais les universités et les jeunes qui les fréquentent n'ont-ils pas toujours été à l'avant-garde? C'est le moment d'en parler, car malheureusement l'Église traverse une crise profonde. Dans les marchés financiers, on dit qu'il faut acheter quand les prix sont bas. L'Église catholique est certainement un en-

jeu d'envergure et maintenant, à la fin de l'époque de Vatican II, les prix sont bas, mais les attentes et les potentialités sont très élevées.

Pour finir, un mot sur ce que j'envisage pour les années à venir. Le pape déclarera que le Concile Vatican II n'a jamais propagé de rupture avec la doctrine séculaire des chrétiens. Il rejettera la fausse interprétation⁸ qui a fait du Concile le fondement d'une nouvelle religion. Il révoquera l'esprit des années 1960 avec 30 ans de retard ; mais qu'est-ce que 30 ans pour l'Église? Le catholicisme deviendra populaire d'abord parmi les gens instruits à la recherche du sens de la vie. De leur côté, les gens ordinaires ont sombré dans un hédonisme lourd ; mais malheureusement, on ne peut bâtir une société sur l'alcool, le sexe et la consommation. L'écrivain et philosophe français Ernest Hello (1828 – 1885) a dit : « Le seul vrai problème, c'est que nous ne sommes pas des saints. » L'importance de la religion va augmenter et ce ne sera pas celle de Vatican II, mais la religion de toujours.

Merci de votre attention.

1 Pfarrrer Hans Milch, zitiert in: "Das Konzil muss auf den Prüfstand." Der Standpunkt der actio spes unica zum Zweiten Vatikanischen Konzil.

2 J. Guitton : „Dialogue avec Paul VI.“, Vienne 1967, p. 215.

3 Un concile "pastoral" durant lequel aucun dogme ne fut proclamé et aucune erreur ne fut solennellement condamné, ce qui donne aux conciles d'être infallibles, comme le furent tous les conciles oecuméniques précédents.

4 Conférence par M. l'abbé Franz Schmidberger, p 16.

5 Ibid.

6 Eph 4, 5-6

7 Conférence par M. l'abbé Franz Schmidberger, p 23

8 Il fait la promotion de la soi-disante "herméneutique de la continuité", Adresse à la Curie le 22 Décembre 2005.